



LES PLEUREUSES

Nour Awada

I / Les origines

En 2020, le centre d'art le Crédac m'a invité à produire une œuvre pour l'exposition *La vie des tables* dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. L'enjeu était de penser la table comme le réceptacle d'objets envoyés par les artistes, mais également comme le lieu et l'espace de travail où les idées prennent forme.

Or, en février de cette même année, j'ai perdu mon père. Nous l'avons enterré selon les rituels du Sud Liban, dans son village natal, le Kham. Avant sa mise en terre, son corps a été déposé sur la table à manger familiale, autour de laquelle nous nous sommes recueillis. Quelques heures plus tard, nous nous sommes réunis au même endroit pour y manger et boire du riz, du poulet, des amandes grillées et du lait.

Le 4 août de la même année, le hangar numéro 12 du port de Beyrouth explosait sous l'effet de 2700 tonnes de nitrate d'ammonium stockés sous la chaleur. Cette tragédie a littéralement dévasté et mutilé la capitale dans laquelle j'ai grandi.

Rappelée brutalement à mes racines libanaises, l'installation *Walimat el Azaa* est devenue le point de convergence de ces deux événements de mon histoire récente : au Kham, la table à manger familiale ayant accueilli le corps de mon père comme dernier lieu de recueillement ; à Beyrouth, les témoignages de ma famille et amis décrivant l'omniprésence du verre brisé dans les habitations et les rues.

Pour la réalisation de cette œuvre, j'ai cuisiné le plat que j'avais mangé le jour de l'enterrement, dressé la table, servi chaque assiette et mangé un peu dans chacune d'entre elles.

S'en est suivi la pulvérisation de la table – par le biais d'une action performative réalisée in situ en toute intimité – à l'instar de l'explosion des milliers de fenêtres des habitations de Beyrouth le 4 août 2020.

Un texte relatant mon expérience de la perte de mon père, et dont un fragment imprimé et posé au sol accompagne aujourd'hui l'installation, est le terreau originel de ma démarche. Ce travail d'écriture, nécessaire à l'émergence de la forme finale, puise à la fois dans une dimension biographique autant qu'il reflète la mémoire collective : les rituels des adieux aux défunts, l'histoire d'un pays décimé par des tragédies à répétition.



Installation *Walimat El Azaa* / Nour Awada
Exposition collective *La vie des tables*, 2020,
Le Crédac. Iry. Photos © Marc Domage

II / La matière

Nos mémoires reposent sur l'attention que l'individu prête à une expérience, et relèvent de l'importance qu'il lui accorde. Or, à chaque instant, notre mémoire converge avec l'histoire collective. C'est précisément le choc que j'ai vécu avec la création de *Walimat El Azaa*. La collision entre ces deux éléments tragiques m'a fait réaliser la force d'une œuvre lorsqu'elle s'enracine autant dans la biographie de l'artiste que dans l'Histoire. Elle peut apaiser, réparer ou célébrer, ou bien déformer, normaliser, voire salir.

Cette activation de la mémoire est particulièrement ancrée dans la culture méditerranéenne. Cela donne lieu à des regroupements ritualisés, dans lesquels le village tout entier, hommes, femmes et enfants, peuvent laisser libre court à la catharsis, autant par le corps que la voix. C'est dans le village de mon père, Khiam, que j'ai pu vivre et participer à ces hommages aux absents. Un village marqué autant par la guerre que l'occupation militaire israélienne. Mais surtout un pays aujourd'hui en proie à un désastre socio-économique sans précédent.

Ces cérémonies collectives sont entièrement pensées pour libérer les corps de trop de blessures. On y hurle et pleure la mort, l'arrachement, la peur aussi. J'ai ressenti dans ma chair ces mères s'effondrer car enfin elles le peuvent. J'ai vu l'image de ces visages qui coulent et se déforment, qui exultent de liquides imprégnés par la tristesse, puis se détendent.

Extrait de notes :

C'est alors qu'entre en scène la prêtresse, celle qui a le pouvoir d'arracher à cette foule de femmes meurtries des sèves de sanglots interminables. De fait, la douleur se lit sur chacun des visages que je croise. La prêtresse quant à elle, a un visage calme et gris, sévèrement encadré d'un long voile noir. Les murmures s'éteignent. Elle entame dans un souffle long et puissant des litanies coraniques, et lorsqu'elle sent la foule transportée par sa voix, elle y ajoute à l'inspiration d'intenses sanglots. A l'expiration, elle déploie d'une voix nasale des versets du Coran, la bouche collée au micro – son chant résonnant en échos dans l'espace, comme dans une cathédrale.

Puis c'est l'apothéose : les femmes autour de moi commencent à pleurer, puis hurler, puis battre des bras, se tirer les cheveux, se balancer d'avant en arrière, et la salle entière les accompagne et pleure leur désespoir.

La prêtresse calme alors la vague, pour repartir de plus belle quelques minutes plus tard. Son visage reste impassible, malgré les sanglots artificiels qui déchirent ses inspirations et expirations. Ses yeux donnent cette étrange impression de ne rien voir ni rien ressentir.

Elle devient canal de l'invisible, passeuse des tourments.

III / Les pleureuses

Ce projet a reçu le soutien de l'Aide à la Création 2021 - Drac Ile-de-France, et la bourse de la Fondation des Artistes pour finaliser la phase de création à l'atelier Gamil pour le soufflage de verre.

Les pleureuses est une série d'une dizaine de « visages » en faïence, chacun d'entre eux troué pour en extraire de l'intérieur des coulées de verre fondus.

Cette oeuvre rend compte de la puissance des rituels de deuil, nourriture nécessaire à la construction d'une histoire collective, et témoignage de l'effondrement sociétal et économique dont est victime le Liban au jour d'aujourd'hui.

Des gabarits en faïence ou grès ont été réalisés dans mon atelier en 2024. Ces sculptures ont été par la suite complétées par une inclusion de verre coulé à l'atelier Gamil. Du fait des chocs thermiques durant nos explorations, il me faut reproduire chacun des gabarits d'ici Bonnes Mères, afin que chaque coulées de verre puissent adhérer parfaitement à chacune des sculptures.

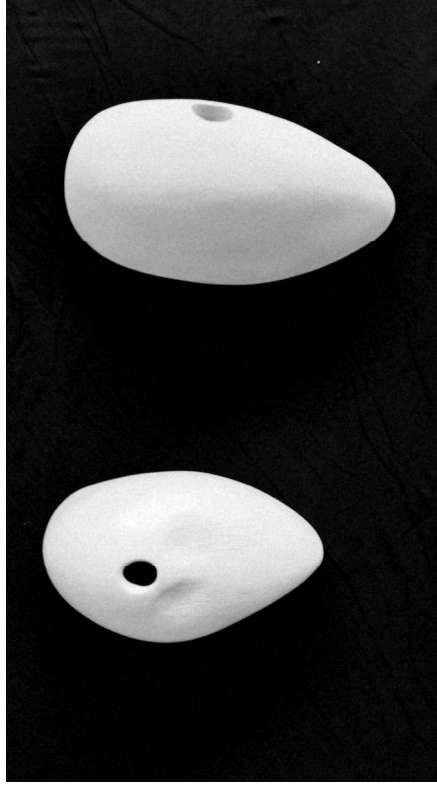
Pour Bonne Mères, je peux proposer entre 15 et 17 Pleureuses.

Les sculptures seront accrochées au mur face spectateurs, à hauteur de visage. J'hésite encore sur un accroche en ligne ou en constellation



Les pièces en faïence font en moyenne 30 L x 15L x 13 H
Les coulées de verre étant toutes très différentes, les mesures varient sur la pièce finale.

IV / Les prototypes et les inspirations



Prototypes en faïence fine, recherche en cours pour l'installation Les Pleureuses. Dimension approximative de chaque pièce avant ajout du verre fondu : 29 l x 14 L x 15 h
Chaque pièce est conçue pour être accrochée au mur, à l'intérieur d'un masque. La texture de la faïence est minutieusement lissée et « écrasée », et sera partiellement ou intégralement recouverte de verre fondu. Ce dernier émerge et déborde du trou, faisant autant référence aux fluides lacrimaux qu'aux foulards et tissus recouvrant le crâne des femmes durant les cérémonies.



Inspirations pour le travail du verre :
Détail Crâne, Pia Ronde et Fabien Saleil
Catharsis, Sandrine Pelletier
Silex dit « Pierre-figure » en forme de tête humaine perforée, période paléolithique, silex taillé et/ou érodé, 5,6 x 4,3 x 3,4 cm